

Gilbert Bourson

l'Épouse de Jules II muse et matière
première de mon ciel peint sur le mur de
ma cave

à Jules II

Je ne parlerai pas des trois premiers mois pendant lesquels j'ai commencé de peindre mon ciel dans la cave. Cette cave est celle de ma maison. C'est une cave assez saine et c'était la seule condition pour que je puisse entreprendre ce travail. Une fois considéré le bon état des murs il me fallut enduire toute la surface d'un blanc le plus mat possible et sans faire de bruit. Je fais allusion aux bruits que peuvent produire les grattements et coups de marteau pour l'égalisation des murs. Il me fallait un support sans trop d'aspérités mais sans toutefois chercher la perfection. Cette nécessité de rester discret me fut imposée par la crainte du voisinage aussi sot que curieux et prompt à la querelle.

Le choix d'un ciel déterminait bien sûr le choix d'une couleur, celle de la peinture. Mon ciel serait-il bleu, gris, ou d'une autre couleur dictée par ma fantaisie ? Ce fut comme un orage dans ma décision de peindre ce démon qui m'enferme au sous sol. J'appelle démon ce désir d'enfermer le ciel dans une cave. De mettre le paradis dans mon enfer me souffle la petite voix qui me brocarde. Il me le faut changeant ce ciel selon les jours. Ce qui implique que je refasse et défasse et repeigne et invente ce ciel jusqu'à mon dernier jour. Néanmoins je décidai de mettre un terme à ce labeur un jour bien défini. Je fais ici bien sûr allusion au labeur concret d'*en faire une œuvre*.

Le choix d'un tel moment me fut comme une épreuve de l'intelligence. Choisir le jour d'une quelconque catastrophe, ou au contraire celui d'une heureuse conjoncture politique ou autre, par exemple l'arrêt d'un conflit meurtrier dans le monde ? J'avoue n'être ni assez sensible aux catastrophes et encore moins aux événements heureux dans le monde. Non, il me fallut choisir autre chose qui soit de l'ordre du banal et je tombai sur l'idée saugrenue de choisir le jour où une de mes dents prendrait sa retraite.

Tout est prêt dans la cave, pots de peintures, brosses et pinceaux, échelle et diverses choses pour enfieller les murs de mon sous sol et même un lit de camp pour les moments de détente et de réflexion et les moments de doute. La première commande fut le bleu. Le bleu bossu lequel s'installa immédiatement sur le lit de camp. Royalement, d'autorité monsieur. Du bleu bossu tiré à quatre épingles et royal, virginal aussi trop bossu. Et les autres couleurs sous sa botte. Blanc, gris, noir pour la nuit et les jours de tempêtes. J'encasernai donc tout mon contingent dans la cave et attaquaï le fond.

21 Février

Du bleu j'ai fait tout un échantillonnage. Du pur, du moins pur avec un peu de gris même du blanc trop blanc, du salissant, céruse. Une guerre entre le bleu dont je touchai la bosse comme un ventre de vierge enceinte. Il faut dire que ce bleu possède un charme touristique. Le temps des vacances et celui des plagistes il fait un temps divin le ciel est d'un bleu pur, la mer est dorlotée, le bleu se vend très bien, la

plage, les églises, pour le bizutage des âmes pucelles, les coups restés visibles sur les cuisses, le visage qui tourne au bleu noir. Aujourd'hui je me suis entiché d'un bleu marine et j'ai peins la mer en plein dans le ciel. Je n'ai pas hésité à y faire apparaître des ombres squalleuses, les couleurs ont droit aussi à leurs néologismes. Le bleu a bien sûr protesté mais je lui ai dit que c'était comme l'ombre portée de sa bosse.

30 février

La voisine a des bleus sur les bras, les épaules, sous son œil le plus à droite avec du noir qui cherche à sortir, s'étaler comme un beurre trop cuit. Un beurre qui s'est grimé en huile pour moteur. Elle évoque mon ciel, mais sans son célibat. Son mari peint aux poings, aux couleurs naturelles et bientôt, j'extrapole, au couteau. Céleste elle s'appelle, et se prie elle-même, un nuage de poudre sur son beurre noir, essaye de reverser ses couleurs naturelles dans le récipient si charnu de son corps. Elle me fait de l'œil, le plus célibataire, pour que j'y trempe la soie pure de mes brosses, et bosse sur la toile tendue de la cave où sont rangées les siennes au poil fin de cochonne rose et parfumée. Son septième ciel du bas. Et donc je l'utilise et à même le tube qui gicle et tartine.

3 mars

Le mari s'est barré avec une rouquine m'explique mon tube noir et bleu qui devient rose et rouge au fur et à mesure que je la mélange et la broie, la malaxe et me bouche le nez quand l'odeur fait le point de ses incontinences trop expressionnistes. Elle ne se tient plus quand elle met la mer dans le nombril du ciel et son anus au centre du cadran astral. Je peins sa merde avec sa merde et sa foufoune, je m'enfouis dedans, tous poils et tout crinclin vivide à la Titien. Aujourd'hui, elle a chié de la virginité avec du bleu putain.

11 mars

Mon ciel prend de l'ampleur et de la corne au cul. Son mari lui damait les miches. Elles se ressemblent sans s'assembler il y faut du liant. Ma palette se torche un modèle de miches en forme de stratus plutôt cumulus j'aimerais autant. Mes murs déraisonnent son ventre ses cuisses s'y collent purée rosissant comme un doigté d'aurore, un refrain homérique.

15 mars

le ciel s'orage ou plutôt s'oragine et s'assombrit comme dessous de jupes. La cave devient mon seul observatoire avec lanterne rouge les jours des anglais. Le canapé des jours de repos devient vague et se tache de mouchetis comme des confettis de poitrinaire indélicat déclamant ses bacilles de Koch. On maroufle en plein ciel les ébats du jour j. Mes tubes se raidissent au bout des pinceaux qui font de gros

orteils le gros dos de l'amour. Les murs s'étalent et se donnent de l'espace dans sa gorge ouverte d'où gicle un jaune hurleur de planète en fusion, de tournesol de chrome hystérique et cloueur.

16 mars

Des chiottes, viennent des gargouillis qui m'inspirent. Les jours où je suis seul, ils me tiennent compagnie. Des rouges se sont imposés, comme venant de volcans en fusion voulant prendre de la hauteur et se faire adouber par la métaphysique de mon entreprise. Elle m'a taché les doigts de multiples couleurs comme par exemple, celles des décolorations de ma voisine qui transpire avec l'ardeur des étages inférieurs. Quand je parle de ses, enfin de ce à quoi vous pensiez, ses cheveux, alors que ce ne sont pas ses cheveux qu'elle se décolore, c'est de son pubis que je parlais et de la périodicité qu'elle choisit pour me rendre visite. Mon style est coulant direz-vous. Mais moins vous en direz, plus vous en dégusterez quelque chose. C'est dire qu'il vous faut vous couler dans mes phrases jusqu'à devenir la période adéquate. Dans ma météo dit souvent ma voisine.

24 mars

Si ce n'est pas la Sixtine, mon ciel est le Gâchis suprême, le troussement le plus intime avec son intervalle entre les doigts qui se rapprochent indexant la création qui est peinture avec figures et que rien n'est créé en somme mais peint, imaginé, gâché, sué qui dégouline sur le nez de Michel-Ange amant du cul, donc du monde à l'envers et ses pinceaux qui godent le sexe des anges.

25 mars

Je reviens vite avant que sèche la dernière couche trop siccative de sorte qu'elle risquait. Risquer est pourtant comme ma voisine parle à tort et à travers d'en dire des vertes et des pas mûres avec lesquelles je fais mes choux gras et mes pires ratages que c'est pas permis. C'est pourquoi elle parle de risque et de mettre les voiles au ciel que je lui fais et dont elle est partie plus qu'intégrante au tout sur mon plafond qui rase les dallages noirs de mon sol de houille. Parlant de Michel-Ange je. C'est pas vraiment mon type je veux dire d'ange. Trop de muscles et trop de barbes, pas assez. Mon ciel c'est du poulet c'est sa façon de dire à mon modèle, mon inspiratrice. C'est comme le disait un écrivain que j'aime, mon inspiratrice, c'est mon écriture. J'aime la trousser, l'enculer, la jouir au bout de mon pinceau joyeux sale et salace. Ma vénus remugle les orteils mignons, rosés de l'alphabet. Vénus sortie des mots cochons dans ses coquilles, ses fautes syntaxiques, son céleste bordel pour dieux et qui ne sont jamais que de gros mots cochons. Dixit la phrase dite une seconde avant.

25 mars

Vous avez deviné, c'est elle, ma voisine, ma phrase à longue jambe au singulier bien sûr, ma jambe du milieu, la sienne en moi, en moi qui est devenu elle. Elle est comme elle dit ma jambe par-dessus, la deuxième est en sus et qui permet l'écart pour ouvrir ce qu'a peint ce vicieux de Courbet se massant la colonne. C'est elle qui me souffle masse la colonne. Elle vient tous les jours ou peut-être les nuits se confondre aux bidons, s'en faire le contenu pour s'envoyer au ciel numéro sept, et moi je m'en fous plein partout. Au ciel numéro sept de ma cave où les gargouillis sont la rumeur des sphères. Je broie son genou, sa chatte, son ventre comme des pigments. Sa pisse est dorée comme des cheveux d'ange dont je n'ai que faire, mais je l'utilise à d'autres fins secrètes. On a ses préférences, en matière de lien disons avec le sexe cet anti nature si cousin de l'art. C'est dans les draps qu'on peint le mieux le ciel et qu'on y monte à jets plumeux, ses instants d'Avila. Son mari fait la tête dit-elle, il veut voir de visu comme je peins son ciel avec ses charmes flous, il dit plutôt appâts. Il veut donc voir son ciel et comme il est aux heures dites d'affluence. Et comme son ciel sent. C'est un amateur d'art. Un instant d'atelier.

1 avril

Le jour des farces et attrapes. Le jour du peuple. Elle m'a piqué le mur avec mon ciel pour le planquer dans sa culotte-sacristie. C'est un ictus d'avril elle me dit, chrétienne pour la circonstance. Elle se prie en bleu Marie Joseph et les pêcheurs qui prêchent pour ses seins, son cul et multiplication des poissons qui poissonnent dans son saint des saints dont je fais les trous noirs pour les historiens d'art qui s'y engouffreront. C'est mon anti matière artistique au couteau. Elle me les rendra, le mur avec mon ciel, à condition que je lui offre le big bang du siècle.

7 avril

J'ai fait un mélange d'entrailles célestes que je broie d'ardeur. Ma cave est bourrée de barils ouverts et où je puise à mort. Ça clapote en diable. On sent les odeurs de cuisine de la haut se mêler aux odeurs spirituelles d'en bas et dont je peins mon ciel aux étoiles voisines et aux phrases de cométaires voyageuses. Tous mes barbarismes me font bander, je tire mon cordon métaphysique par le gland de mon pinceau, dont le mari voudrait zieuter la performance existentielle.

9 avril

Mon ciel sent quelque chose d'indéfinissable. Pue ou sent très bon. Lait caillé ou morue. Le mur se tord de rire ou plutôt de fou rire ou dieu sait qu'on ignore, ce qui me cravache pour persévérer dans ma logologie furieuse et malpolie. Si point on ne me stoppe, point n'y ferais défaut. Dans mon défaut lui-même je me gâcherai marital de moi-même devant le seigneur. Elle me l'a montré le seigneur, il suait un jaune de canard laqué entre des cuisses faites de chrome Van Gogh couleur de chaos d'œuf pourri et son idéogramme indéchiffrable en

sus. Je ne relirai pas ce 9 avril sans bride. Ce ciel nuageux raté pour la ballade. Il est tant pis tant mieux, bouddhique et Zénobie.

16 avril

Elle dit qu'elle en écrase pour dire qu'elle dort. Aujourd'hui j'en ai écrasé dit-elle en arrivant toute coulante et noc diurne. On dirait une pâte à modeler sortie des doigts douteux d'un gamin qui s'est torché le prose avec des vers dedans. Voilà de quoi broyer du rêve en marron clair. Du rêve à bon marché à l'eau de rose avec cavalcade et prise en croupe et hue dada pégase en solde comme est toute mythologie. Je donc la broie qui fait chanter sa libido d'arbitre à me compter les fautes, les barbarismes érotiques et d'en marbrer mon ciel comme un mur de water. Elle ensonge mes brosses d'un poissard poisseux qui poisse le zénith quand il arrive à terme. Avec sa pisse en plus c'est comme un offertoire avec des poils de con solaires, une blondeur qu'on en dirait c'est la splendeur de l'astre blond. Belle d'un lieu commun sur sa maronne entorse de corps en boyau sortant chantant un tube pop et tire au but, un colombin. Un de ses seins pendouille au bout de son talon qui a la joue en feu. Ses cheveux caracolent. Ses orteils se foncent et deviennent terreux, je les étale près d'un gros nuage mec. J'étale un poumon qui lui fuit du tube et sans manquer d'air et pour ne pas le perdre j'utilise le tout comme à l'improvisade. Un grand geste lyrique abstrait c'est comme on dit, moi c'est pour ne pas perdre. Vous dire sa jouissance à elle sur le mur elle s'étale à stupide merveille elle bée siccative à souhait à foison se tartine et en moi quel bonheur mon ciel se Célestine, le bleu se salope, se marie à mon enfer un rien plutôt repeint quand j'écris que je peins que je prose le vers de sa cadence d'ocre et marron et parfois anglican qui débarque, du rouge à lèvres sang du Christ dirait qui prie-Dieu Priape et monte au ciel en descendant la pente ma palette en main le pouce dans son con rapin tapin et elle ce sacré tas peint cette matière dite ici en prose donc. Et plus trop d'auréoles dans mon ciel enfer et pas de ce remord Képlérien regardant déçu ses ellipses par trop séculières. Un cil s'est détaché d'un petit pan de nue, à poil dans ses pinceaux. La journée s'est passée sur le bleu canapé couleur de ses varices et et de la vierge mère parturiant mon mur. Ce fut comme un délire, une *action painting*.

21 avril

Je me broie un sang d'encre et pisse un arc-en-ciel contre un salpêtre ancien aux dents de dinosaure. Je me tache de rouge épais, de vert prairie, de violet aigre et d'ocre rogue et de col vert. Je suis seul aujourd'hui et tout autour la cave a le sang gris. Des fioles. Des meubles imbibés d'humidité me prennent comme on dit, la tête. Une commode ancienne ne l'est pas, toujours on s'y meurtrit les genoux, pas commodes parfois les placards, armoires et buffets. La cave a ses coins d'ombres comme un ciel d'orage. Ils y complotent ces placards tous poils issus des forêts vertes comme un rayon vert. Un Jules

Vernes trône sur une étagère associé à une araignée morose qui tisse ses pénates un peu à la manière de Virginia Woolf. Un peu ma sœur aussi, à moi qui vous fais le récit de ma lubie de badigeonner un des murs de ma cave pour y enterrer mon ciel et le peupler des démons de mon paradis bleu. Je disais que ma cave était un vrai dépôt, c'est plus vrai que nature. Les rats ont des gants gris pour toucher les objets sans se tacher les pattes. Des vers de Thomas, de Stevens ou d'Holan leur servent de tunnels, de trous dans le fromage. Le fromage du temps qui moisit et s'émiette et qui tombe en poussière. Je vois les grains de cette poussière Jérémique nous tendre le poing de colère et de haine. À nous les errémiques de ce temps de ruines neuves et cotées. Mon ciel ne sera pas décafé de longtemps, son beau cul de babouin se défera des murs et du prose de ma voisine, mon modèle, muse et colorant. Prose est un mot argot qui signifie le cul, la croupe, le séant. C'est sur lui qu'on s'assoit pour se taper sa prose, broyer ses pigments, étancher ses anglais cochons qui s'en dédit. Je l'ai dit je suis seul, elle est allée se faire cogner par son homme et reviendra demain d'un beau bleu outremer, allée avec le beau soleil que j'ai gâché. Dans un coin et pendant que je délire ainsi, un lézard fait campagne sous le canapé. Sa minceur me fait tip, le string de Galatée. Je veux dire voisine. Ou c'est une lézarde au sourire lacustre, un trait si fin si fin qu'on ne remarque pas tout de suite et qui hante la toile dont sont faits nos songes. Le détail chez un maître ancien, le petit pan de rien dans quoi nous engouffrer aussitôt entravé, d'un coup, ah merde alors c'était ça le cheveu, le poil de cul à peine remarqué jadis, le vibrion crispant sur lequel les critiques, ont savamment parlé de dard, de crin, de fil tout droit venu petitpan petitpan de la dentellière de Vermeer. J'entrave maintenant, le sens m'est arrivé, le mot me liait l'os. C'était un accident, le divin accident, dieu même, le string du hasard dans la raie de son cul. Le discours des critiques m'entravait le cerveau, je suis désentravé, j'entrave maintenant que c'est un accident, le pinceau qui dérape, le divin cheveu. Pas même le blond pubipoil erratique de la dentellière qui n'est que le poil virtuel et érotique sur le muscle trop langagier des crétins d'art.

30 avril

Si certains de ces crétins voient mon ciel, sûr qu'ils verront partout l'intelligence en marche. Moi qui déteste de plus en plus les gens malins. Les amateurs d'explications, les ceux qui disent ce qu'est ci ou ça et comment ça marche et comment ça court et que ça correspond, et que ça se construit, qui restent sur les bords en expliquant qu'il faut traverser la rivière au lieu de la pisser, simplement être vague, courant, et remous. Je me voisine au plus aveugle du giron de cette lumière qui me court au cul qui me culbute. Mon rat de cave est ce ciel que je peins coloré de résonnante chair humaine, avec l'âme qui est son cri, dit Épicure.

2mai

Tous les bleus tous les noirs et les violets voisinent sur cette palette de chair, fille d'Eve ayant supporté le ciel de son époux, été le Walhalla

de son Siegfried à croix gammée en tirebouchon. Il viendra s'enquérir dit-elle de nos cirrus et mieux de nos nimbus et autres cumulus. Ma cave est engorgée de surplus bip bipant nos ceci et cela. Marouflant notre canapé en canopée sur la voute céleste. Nous attendons son seigneur et maître en lévitant entre les bourrelets pluvieux et les éclairs brossés avec des brosses dures. Enfin il apparaît, nerveux comme le jet d'urine d'un mammoth, ou le ressort d'un chronomètre bergsonien. L'homme est plus roux qu'un plat de lentilles ou un droit d'ainesse extorqué par la ruse. Il pète en arrivant, j'en colore ce coin dit de nécessité à côté d'Orion, il se rengorge, heureux d'avoir participé intempestivement aux éléments célestes, aux flasques météores d'une flatulence rien moins que spontanée. Mais voulant compléter et remplir à nouveau l'aérostat de son conjoint si pressé, nous nous apercevons qu'il est monté d'un coup au ciel peint sur le mur et qu'il y a séché, plat comme un clafoutis, dans lequel est tombé un setier de rivets. Bon débarras dit la voisine en nage de bosser, il a soufflé du cul et vroum, un haïku. Le canapé caviste ondule, je l'étale avec un pinceau large, sa cape pubienne recouvre la fente de l'ourse, le fil de la vierge coupé en deux tranches, pour y fourrer la paille, et faire l'âne au fond, tel celui d'Apulée. Couper les tifs en deux, faire le diable à quatre, le ciel, la voisine, l'époux emmuré, et votre serviteur, j'ai de quoi raconter. Tout récit est une partouze rhétorique, et toute partie de trou du cul est un poème métaphysique comme l'enterrement du comte d'Orgaz est un tableau foutral en blanc neigeux. Ma peinture avoisine la tuyauterie des eaux usagées par les anges urbains dans les odeurs profondes du sacré qui stagne en sous sol parmi tous les pigments ci emmagasinés.

5 mai

C'est vraiment une croute ce ciel, digne d'être exposé au palais de Tokyo. Ma cave en a honte. Ou c'est lui qui a honte de moi son crétin. Pour éviter le mot idiot de « créateur ». Tous les barils se marrent de mes illusions. Mais merde c'est avec des illusions qu'on fait des choses. Ne soyons pas plus cons que Berkeley. Si j'y foutais le feu au cul de la voisine qui va son ceci cela de mon talent, ce serait réaliste et même raisonnable. J'ai commandé par l'intermédiaire de ma muse, des pieds panés de porc et les œuvres complètes de Chestov et celles de Gaston Leroux. Si un jour je remonte, j'emmènerai le gros baril où j'ai versé mon onctueuse voisine et je prendrai congé de l'araignée ma sœur, ma sororale épouse des coins et recoins de mon ciel souterrain.

juin

Le mois de juin est remonté du ciel. Trop d'odeurs de peinture m'en chasse, il faudra tout gratter et tout repeindre en blanc avec de *l'inodore*. Et quant à la dent que je n'ai pas perdue, hé bien j'ai simplement oublié ce détail, je vous l'avais bien dit j'oublie en cours de route, comme dans la vie.

